

Christophe Salvat

HISTOIRE DE LA TRADUCTION INÉDITE DE LA *RICHESSSE DES NATIONS* PAR L'ABBÉ MORELLET¹

Une traduction manuscrite toujours célébrée
et toujours obstinément refusée au public

De nombreux historiens et économistes ont étudié les traductions du célèbre ouvrage d'Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and the Causes of the Wealth of Nations*. Récemment, K.E. Carpenter a publié un article très complet sur les traductions, éditions, et comptes rendus de cet ouvrage, publiés en français (Carpenter 1995). Mais cet auteur n'a pu qu'évoquer brièvement le cas de l'importante traduction *manuscrite* de l'abbé Morellet (1727-1819)[1]. L'histoire de cette traduction est l'objet de notre article, qui constitue en quelque sorte une suite de celui de K.E. Carpenter.

1. Introduction

L'histoire d'une traduction peut sembler peu pertinente et au mieux anecdotique si on se contente d'une approche rétrospective en histoire de la pensée économique. Mais l'histoire des idées doit se compléter d'une recherche historique pour prendre tout son sens. Dans cette perspective l'analyse de la réception de la *Richesse des Nations* en France et de ses traductions est symptomatique des conditions dans lesquelles cet ouvrage est lu et compris à son époque[2].

Lire et relire la traduction d'un classique n'est jamais un acte anodin, car il faut parvenir à décrypter la motivation particulière du traducteur. On lit consciemment un ouvrage dont on connaît l'auteur, mais on lit trop souvent inconsciemment un ouvrage dont on ne connaît pas le traducteur. Or, le traducteur est d'abord un auteur. Un économiste habitué à l'édition française

¹ Cet article a été partiellement présenté à Bologne en février 1998 lors de l'*European Society for the History of Economic Thought Conference*. Je remercie Pierre Crépel pour sa relecture attentive et ses critiques constructives, ainsi qu'un *referee* anonyme pour ses suggestions.

de Smith par Garnier, n'aura certainement pas la même perception de la *Richesse des Nations* que celui qui lirait cet ouvrage dans les versions de l'abbé Blavet ou du poète Roucher.

Morellet, ami et conseiller de Turgot, entreprit de traduire Smith dans le but avoué de répandre ses thèses libérales et de convaincre l'opinion publique de l'avantage qu'aurait la France à abandonner ses lois prohibitives sur le commerce. Ce travail n'a malheureusement jamais été publié; cela ne signifie nullement cependant qu'il n'ait pas été lu. En effet, le manuscrit au xviiième siècle a un statut propre dans la diffusion des idées, au même titre que l'édition et que la culture orale des salons (Moureau 1993); la non-publication répond le plus souvent à des impératifs économiques (le prix exorbitant des livres à l'époque), ou politiques avec la censure royale. Signalons tout de suite deux originalités de la traduction de Morellet que nous développerons plus loin: 1) elle a été commencée avant même la parution de l'ouvrage de Smith[3]; 2) il s'agit de la seule traduction de la *Richesse des Nations* qui fût rédigée par un économiste au xviiième siècle.

2. Un livre intraduisible?

The Wealth of Nations fut publié en mars 1776, et favorablement accueilli en France où Smith était déjà connu pour sa *Théorie des sentiments moraux*. Le "Journal encyclopédique" en publia le premier compte-rendu en octobre 1776, dans lequel l'ouvrage est présenté comme une réfutation du système mercantiliste[4]. Traduire un tel ouvrage n'en semble pas moins risqué à trois niveaux: économique, politique et religieux.

Blavet, dans un compte-rendu de la *Richesse des Nations* publié en février 1777, admet la difficulté de l'entreprise et met en avant l'obstacle financier:

Quelques-uns de nos gens-de-lettres qui l'ont lu, ont décidé que ce n'étoit point un livre à traduire en notre langue. Ils disent, entr'autres raisons,

qu'il n'y a point de particulier qui voulût se charger des frais d'impression, dans l'incertitude ou il seroit du débit, et qu'un libraire s'en chargeroit encore moins ("Journal des savants", février 1777, p. 81).

Compte-tenu de la célébrité de Smith, dont Blavet a lui même traduit la *Théorie des sentiments moraux*, et de la qualité de l'ouvrage, il nous est permis de douter de la validité de cet argument. Certes, les coûts de l'édition étaient extrêmement élevés au xviiième siècle, le débit n'était pas assuré, tous les ouvrages étaient soumis à une forte censure, et enfin les éditions pirates étaient courantes.

Dans l'une de ses lettres à Turgot, Morellet explique combien le risque d'une interdiction lui semble réel:

Vous voyez par là que si l'on vouloit traduire Smith ce qui seroit bon par le temps qui court il seroit nécessaire que le roi le fit imprimer à l'imprimerie royale [,] car (et c'est la raison que les libraires m'ont donnée) il seroit fou de s'exposer à faire quinze mille francs de depense pour etre ensuite à la mercy de mr. le garde des sceaux qui laisse 30 ouvrages imprimés et *approuvés* sans en vouloir permettre la publication [,] témoin le Dalrymple et autres (Medlin, David et Leclerc 1991, p. 330)

Ce n'était pas une crainte en l'air, Morellet et Blavet furent tous deux victimes de la censure peu de temps auparavant, pour d'autres ouvrages. C'est même Blavet qui fut le traducteur du livre dont parle Morellet dans sa lettre, les *Mémoires de la Grande Bretagne et d'Irlande* de John Dalrymple. De même, Morellet est l'auteur de la *Réfutation de l'ouvrage [de Galiani] qui a pour titre Dialogues sur le commerce des bleds*, qui bien qu'imprimée, fut interdite de vente sous le ministère Terray de 1770 à 1774. Turgot, nouvellement contrôleur général, leva la sanction (Belin 1913, pp. 291-293). Le danger d'une semblable interdiction de l'ouvrage de Smith est donc relativement important en 1776, bien que Turgot soit ministre, ou peut-être parce que Turgot est ministre. En effet, les réformes libérales du contrôleur

général ne sont pas très bien accueillies, ni par l'opinion publique (guerre des farines), ni par une partie du gouvernement dont Miromesnil, garde des sceaux. Ainsi, lorsque pour convaincre l'opinion publique des bienfaits des édits de Turgot, Morellet essaie de publier un extrait de la *Richesse des Nations*, relatif aux corporations (Medlin, David et Leclerc 1991, p. 311, note 1), le manuscrit est saisi par la police et interdit.

Enfin, ainsi que le souligne K.E. Carpenter dans son article (1995, p. 13), les références peu flatteuses d'Adam Smith envers les institutions religieuses françaises, et plus généralement envers la religion catholique, ont sans doute été l'une des raisons qui faisaient craindre l'interdiction du livre en France. D'ailleurs, la première traduction publiée, bien qu'anonyme et éditée à La Haye en 1778, prend soin de supprimer un certain nombre de passages traitant de l'éducation religieuse (*ibid.*, p. 14)[\[5\]](#).

3. Deux projets concurrents: ceux de Morellet et de Blavet

Malgré les risques encourus, deux auteurs français, Morellet et Blavet, projettent de traduire *The Wealth of Nations* peu après la publication de celle-ci. Tous deux ont affirmé avoir reçu leur copie directement d'Adam Smith. Blavet prétend même être sollicité à cet effet par l'auteur:

M. *Smith*, content d'une nouvelle traduction que j'avais donnée de sa *Théorie des Sentiments moraux*, me fit l'honneur de m'envoyer un exemplaire de son ouvrage *sur la nature et les causes de la Richesse des Nations* en me marquant obligeamment qu'il désiroit que j'en fusse aussi le traducteur. M. l'abbé M[orellet] et d'autres personnes aussi répandues dans le monde que je le suis peu, m'ayant dit alors que cet ouvrage ne prendroit pas en France parce qu'il demandoit trop d'application et d'étude, je me bornai au projet de le traduire, non pour le public, mais pour mon instruction particulière ("Journal de Paris", mercredi 5 novembre 1788, p. 1320).

Morellet aurait-il tenté de dissuader Blavet de traduire Smith pour protéger sa propre traduction? Ou Blavet fait-il preuve de mauvaise foi? S'est-il réellement investi dans un si long travail pour son «instruction particulière»?

Blavet avait donc déjà traduit la *Théorie des sentiments moraux* de Smith (1774-75), et il avait publié également la version française des *Contes* d'Hawkesworth (1774), ainsi que des *Mémoires de Grande Bretagne et d'Irlande* de John Dalrymple (1775-76). Il est décrit par Carpenter comme «[un] de ces individus qui tirent le diable par la queue en vivant de travaux littéraires divers» (Carpenter 1995, p. 15). C'est en février 1777 que Blavet publie dans le "Journal encyclopedique" sa traduction de l'introduction de la *Richesse des Nations* en février 1777, puis le reste de l'ouvrage sort anonymement entre janvier 1779 et décembre 1780 dans le "Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances", dirigé par H.P. Ameilhon. Vingt copies de cette traduction sont imprimées en 1781 pour l'auteur qui en envoie une à Adam Smith. Ce dernier en est très satisfait et assure à Blavet, dans une lettre datée du 23 juillet 1782, sa profonde reconnaissance et son désir de ne voir publier aucune autre traduction:

Monsieur, mon respectable ami, Mr. Lumsden m'a fait l'honneur de me remettre votre lettre avec votre excellente traduction de mon ouvrage dans le dernier séjour que j'ai fait à Londres, où j'ai été si occupé de différentes affaires, que je n'ai pas eu le tems ni le loisir de vous remercier de la grande faveur, ainsi que de l'honneur que vous m'avez fait. Je suis charmé de cette traduction et vous m'avez rendu le plus grand service qu'on puisse rendre à un auteur, en faisant connaître mon livre à la nation de l'Europe dont je considère le plus le gout et le jugement. J'étois fort content de votre traduction de mon premier ouvrage; mais je le suis encore plus de la manière dont vous avez rendu ce dernier. Je puis vous dire, sans flatterie, que par-tout où j'ai jeté les yeux dessus, (car comme il n'y a que peu de jours que je suis parti de Londres, je n'ai pas encore eu le tems de la lire en entier)

je l'ai trouvée, à tous égards, parfaitement égale à l'original. Quelques jours après avoir quitté Londres, j'ai reçu une lettre d'un gentilhomme qui est à Bordeaux. Il s'appelle le comte de Nort, et il est colonel d'Infanterie au service de la France. Il me mande qu'il a traduit mon livre en français, et qu'il se propose de venir en Ecosse pour soumettre sa traduction à mon jugement avant de la publier[6]. Je lui écrirai par le prochain courrier que je suis si satisfait de la votre, et que je vous ai personnellement tant d'obligation, que je ne puis en encourager ni en favoriser aucune autre (Campell Mossner et Simpson Ross 1977, pp. 259-260; A. Smith, traduit par Blavet (1800, pp. xxvi-xxvij).

Dans une lettre à Turgot du 22 février 1776 (c'est-à-dire avant même la publication de *The Wealth of Nations* le 9 mars) Morellet fait allusion pour la première fois à sa traduction. Il projette dans un premier temps de publier seulement quelques extraits sur les corporations afin de soutenir les édits de février sur les jurandes, édits qui étaient fortement controversés. Cette lettre laisse d'ailleurs supposer que c'est Turgot lui-même qui est à l'origine de la traduction de ces extraits:

J'ai fait toutes les diligences que vous avez désirées de moi pour hâter l'impression de l'extrait de Smith [;] mais l'administration de la librairie est une si belle chose qu'on ne peut pas imprimer une feuille unique sans essayer des longueurs de plusieurs semaines [...]. Je pense que cet extrait tel qu'il est mériterait *que vous le fissions lire* et produiroit un très bon effet sur l'esprit droit et bon *du lecteur*. Je prends cette occasion (et je crois que vous pourriez la prendre de votre côté auprès de qui il appartient) pour vous proposer de demander au roi deux mille ecus pour faire faire avec soin la traduction de l'ouvrage de Smith (Medlin, David et Leclerc 1991, p. 310).

La traduction de Smith par Morellet répond donc avant tout à un objectif politique, les réformes de Turgot. On sait que «Turgot cherchait généralement à préparer l'opinion publique aux réformes qu'il jugeait

nécessaires et se heurtait toujours aux mêmes difficultés» (Belin 1913, p. 354). Le manuscrit est saisi par la police. Morellet écrit de nouveau à Turgot pour se plaindre du ministre de la justice:

Voicy une etrange aventure. J'attendois ce matin une epreuve de ce morceau de mr. Smith et on vient me dire qu'hier au soir un exempt de police est venu de la part de mr. Albert prendre le manuscrit en disant que les circonstances ne permettoient pas de l'imprimer. Qu'est-il donc arrivé qui puisse empecher d'imprimer la traduction de ce que dit un anglois des corporations angloises sans reflexions [,] sans applications [?] Je ne crois pas qu'il y ait depuis que les tyrannies exercées sur l'impression sont connües un exemple d'une tyrannie plus ridicule s'il est vrai que celle du parlement est le motif de cette defense. J'etois déjà bien etonné je vous l'avoüe de voir que mr. Albert n'avoit pas osé signer le *permis d'imprimer* qu'il avoit mis à la suite de l'approbation du censeur. Car *il ne l'a pas signé* [,] mais faire enlever le manuscrit [,] assurément il faut que le parlement lui ait inspiré une terrible frayeur. Mais si vous voulés que je vous le dise j'appellerai cela une veritable lacheté car enfin que peut il resulter d'avoir permis d'imprimer ce papier que vous avés lû (Medlin, David et Leclerc 1991, p. 312).

Morellet demande à Turgot d'intervenir dans cette affaire qui l'oppose au garde des sceaux Hue de Miromesnil, mais en vain:

J'ai diné avant hier chés mr. Albert qui m'a appris le refus formel qu'a fait mr. le garde des sceaux de laisser imprimer le morceau de Smith. Voyés ce que vous avés à faire là dessus. Il me semble que si j'etois à vôtre place j'en dirois deux mots (*ibid.*, pp. 329-330).

4. La traduction manuscrite de Morellet

D'après ses *Mémoires*, Morellet s'est retiré dans le château de son ami, Loménie de Brienne en automne 1776 pour se consacrer entièrement à la rédaction de sa traduction. Malheureusement nous ne disposons d'aucune

autre indication de l'auteur car aucune lettre de Morellet entre août 1776 et février 1777 n'a été retrouvée jusqu'à présent. Nous ne savons donc pas exactement quand Morellet a achevé la traduction de la première édition de *The Wealth of Nations*. En revanche, nous verrons que le manuscrit fut corrigé suite aux additions de Smith (1778, 1784).

La traduction inédite de Morellet a circulé dans les salons, mais qui l'a vraiment lue? Certainement Turgot, comme le suggère la lettre de Morellet que nous avons citée. Smith, en revanche, ne l'a jamais lue, bien qu'il ait tenté en vain de se la procurer:

I am much obliged - écrit-il à Thomas Cadell le 18 novembre 1784 - to you for your attention in procuring me the Volumes of the Philosophical transactions which I wanted; but you say noting to me of the Abbé Morellet's translation of my Book, which I am extremely desirous of seeing. I am sorry to give you so much trouble, but I beg you would endeavour to procure me a copy of it for Love or Money (Campell Mossner et Simpson Ross 1977, p. 279).

Il est impossible aujourd'hui de dresser une liste complète des personnes (probablement nombreuses) qui ont eu accès à la traduction de Morellet. Chamfort en fait incontestablement partie. Nous savons, grâce à l'une de ses lettres, qu'il était en possession du manuscrit en juin 1785:

Je vous rends mille grâces de votre traduction de Smith, et du plaisir que l'ouvrage m'a fait: c'est un maître livre pour vous apprendre à savoir votre compte [...]. Je ne vous le renvoie point encore parce que je l'ai laissé à la campagne, et qu'il y a quelques chapitres bons à relire et à méditer (Morellet 1821, I, p. 279).

En 1788, un certain M.D.C.D.V. [probablement Monsieur de Chasseboeuf de Volney] affirme également avoir lu la traduction de Morellet, et la présente comme bien supérieure à celle de Blavet:

J'ai lu en manuscrit une excellente traduction de cet excellent ouvrage; elle est de M. l'abbé M.***. C'étoit à cet Académicien, c'étoit à nos bons écrivains économistes qu'il convenoit de traduire Smith, qui a tant profité de leurs idées, qui les a rectifiées et étendues. Les Economistes se sont donné quelques ridicules et nous ont donné beaucoup de Lumières. M. Smith, qui a très souvent les mêmes opinions, les combat quelquefois, mais les estime toujours ("Journal de Paris", vendredi 24 octobre 1788, n. 298, p. 1273).

Cet éloge publié dans le "Journal de Paris" a fait connaître au grand public l'existence de ce manuscrit, déjà célèbre depuis une dizaine d'années dans les milieux intellectuels parisiens.

Du coup, on a même attribué à Morellet la paternité de l'édition anonyme de 1788, qui n'était en fait que la réédition de la traduction de Blavet. Smith lui-même fut victime de cette rumeur. M. Guyot, un ami de Stewart, entendit dire en effet que Morellet avait enfin publié sa traduction, le répéta à Stewart, qui lui-même le répéta à Smith. Il s'en expliqua plus tard à Blavet:

Ayant su ensuite qu'elle était une copie de celle d'Yverdun; étonnés que l'auteur de celle-ci n'eût jamais été nommé, et ne concevant rien à ce que l'on disait d'une traduction manuscrite toujours célébrée et toujours obstinément refusée au public, nous nous crûmes fondés à soupçonner que celle qui est connue, était probablement une édition incorrecte de celle qu'on ne connaît pas (A. Smith, traduit par Blavet [1800, p. xxj])

Bien qu'elle soit restée manuscrite, la traduction de Morellet eut donc une influence réelle sur les contemporains. Comme on l'a dit, les réseaux de diffusion du xviiième siècle ne sont pas comparables à ceux du xxème siècle[7].

5. Petit dossier sur les raisons de la non-publication

Pourquoi Morellet n'a-t-il donc jamais publié sa traduction si admirée et si attendue de la *Richesse des Nations*? Si l'on en croit ses *Mémoires*, c'est la publication hebdomadaire de celle de Blavet qui l'aurait empêché de vendre la sienne à un éditeur:

Lorsque son ouvrage parut, il [Smith] m'en adressa un exemplaire par milord Shelbourne; je l'emportai avec moi à Brienne, et je me mis à le traduire. Mais un ex-bénédictin, appelé l'abbé Blavet, mauvais traducteur de la *Théorie des sentiments moraux*, s'était emparé du nouveau traité de Smith, et envoyait toutes les semaines au *Journal du commerce* ce qu'il en avait broché; tout était bon pour le journal qui remplissait son volume, et le pauvre Smith était trahi plutôt que traduit, suivant le proverbe italien, *traduttore traditore*. La version de Blavet, éparsée dans les journaux, fut bientôt recueillie par un libraire, et devint un obstacle à la publication de la mienne (Morellet 1821, I, p. 237).

Blavet soutient au contraire en 1788 que sa traduction était achevée lorsqu'il l'a proposée à Ameilhon qui manquait d'articles pour son journal ("Journal de Paris", mercredi 5 novembre 1788, p. 1320; A. Smith, traduit par Blavet [1800, p. ix]). De toute façon, l'existence de la traduction éditée par Blavet n'aurait pu que retarder, mais non suspendre définitivement la publication de Morellet. La traduction de Blavet a été en effet très rapidement critiquée pour sa médiocre qualité, et Blavet lui-même a dû publiquement s'en excuser dans sa lettre au "Journal de Paris":

Je savois bien - dit-il - qu'elle devoit être d'autant plus défectueuse qu'indépendamment des connoissances qui m'avoient manqué pour en faire une bonne, je ne l'avois ni soignée ni revue ("Journal de Paris", mercredi 5 novembre 1788, p. 1320).

C'est cette traduction, précipitamment insérée dans le "Journal d'agriculture" de janvier 1779 à décembre 1780, qui est réunie et republiée, mais faiblement diffusée par un éditeur d'Yverdon en 1781, puis à nouveau à

Paris par Duplain en 1788 ("Mercure de France", 22 mars 1788, pp. 174-175). Les deux éditions sont anonymes, mais Blavet les revendique en 1800 et accuse les éditeurs d'avoir "défiguré" l'édition originale du "Journal d'agriculture":

A mon grand regret, on s'est avisé dès 81 de l'imprimer [sa traduction] à Yverdon, et cette édit. où ma traduction se trouve étrangement défigurée, quoiqu'il n'y eût que le Journal à copier, a servi de modèle, à peu de choses près, à celle de Duplain. Toutes deux ont ajouté une énorme quantité de fautes à celles de l'édition originale, et si graves qu'elles rendent souvent le texte inintelligible[8].

Ce ne sont pas seulement les fautes d'impression qui sont reprochées à Blavet, mais la qualité même de son travail, voire sa capacité à comprendre le texte original de Smith. Voici ce qu'on en dit dans divers journaux en 1788:

M. *Smith* est à cette hauteur où l'on ne redoute guère les petits sarcasmes, et où l'on se passe des petites apologies. La mienne à son égard étoit écrite en cent endroits du *Mercure*, où je suis revenu à l'éloge de ce philosophe, où j'ai regretté qu'il ne fût pas plus connu en France, et où plus d'une fois j'ai invité les Gens de Lettres et les Libraires à s'occuper d'une traduction valable du *Traité de la Richesse des Nations* (M. du Pan, "Journal de Paris", jeudi 16 octobre 1788, n. 290, p. 1238).

M. Mallet du Pan invite les Gens de Lettres et les Libraires à nous donner une traduction *valable* du *Traité de la Richesse des Nations*. Je ne sais pas trop ce que Mallet du Pan entend par une Traduction *valable*; mais je voudrais bien aussi que nous eussions une bonne Traduction de cet admirable ouvrage; l'auteur de celle qui existe n'a pas seulement mal rendues les idées de l'Auteur, très souvent il ne les a pas entendues [...]. La plupart de ces fautes paroissent des fautes d'impression; mais il n'y a point d'*errata*, et il en faudroit un presque aussi étendu que le livre, et l'ouvrage n'en est pas

moins défiguré par les fautes de traduction (Volney, "Journal de Paris", vendredi 24 octobre 1788, n. 298, pp. 1272-73).

En 1790, lorsque Roucher publie sa propre traduction de Smith, les critiques contre Blavet continuent:

L'excellent ouvrage de M. Smith est devenu un livre classique, qu'il ne s'agit plus de louer, et dont il suffit d'annoncer les nouvelles éditions. Nous n'en avons qu'une version très-imparfaite, dont il est inutile de relever les défauts; nous imiterons le nouveau traducteur qui a eu la délicatesse de s'en abstenir (Anonyme, "Mercure de France", samedi 31 juillet 1790, p. 198).

On demandoit depuis longtems une traduction françoise de cet ouvrage, qui a placé M. Smith au nombre des plus grands bienfaiteurs des nations [...]. M. Smith a trouvé enfin dans M. Roucher, parmi nous, un interprete qui s'est fait un devoir, non-seulement de ne pas le déshonorer par un langage inintelligible et presque barbare, mais encore de le montrer dans toute la pureté de ces belles formes austeres dont l'original est une sorte de modele (Anonyme, "Journal encyclopedique", 1er mars 1790, T.II., part. II., p. 329).

Le *Traité de la Richesse des Nations* est un système complet d'économie sociale; il a autant de réputation en France qu'en Angleterre. Ceux qui ne sont pas très versés dans la langue angloise trouvoient cependant de la difficulté à le lire et à l'apprécier; nous n'en avons qu'une traduction fort négligée (Anonyme, "Journal de Paris", 4 juin 1790, n. 155, p. 622).

La fortune de cet ouvrage infiniment estimé en Angleterre est faite, même en France, depuis longtemps. Nous en avons une première traduction très fautive, très inexacte, très mal écrite et qu'on a tâché en vain de raccomoder (Anonyme, "Gazette nationale ou Moniteur universel", mardi 24 août 1790, n. 236, p. 467).

Pour avancer dans notre enquête, il faut maintenant examiner la suite de la lettre de Blavet de 1788. Ce dernier accuse implicitement Morellet d'avoir refusé au public une traduction bien supérieure à la sienne, et de l'avoir ainsi mis dans une position inconfortable:

Honteux, non pour moi, mais pour ma Nation, que nous n'ayions qu'une traduction imparfaite d'un chef-d'oeuvre sur l'économie politique, j'ai obtenu la permission de donner une nouvelle Edition de la mienne, revue, corrigée et augmentée d'articles considérables ajoutés par M. Smith dans la seconde Edition de l'original qui a paru en Angleterre. J'ai corrigé en conséquence un très grand nombre de fautes dans un exemplaire que m'a donné Duplain; mais je ne l'ai fait qu'en me regardant comme un pis aller, et parce qu'entre tant de gens plus habile que moi, je n'ai pas le bonheur d'en connoître un seul qui voulut se charger de ce soin-là; il vaudroit, et j'aimerois cent fois mieux que M. l'Abbé M. nous donnât la sienne^[9].

Une fois de plus, on peut s'interroger sur l'honnêteté d'une telle confession. Blavet avance d'ailleurs un autre argument: c'est le prix prohibitif demandé par Morellet qui aurait dissuadé les éditeurs de la publier. Il soutient que l'édition de 1788 (sous le ministère de Loménie de Brienne) n'a réutilisé sa traduction que parce que Morellet et l'éditeur Duplain ne se sont pas entendus sur le prix: «J'ai appris que Duplain ne l'avoit réimprimée qu'au défaut de celle de M. l'abbé M., avec lequel il n'a pas pu s'arranger pour le prix» ("Journal de Paris", mercredi 5 novembre 1788, p. 1319).

Pourquoi donc les éditeurs auraient-ils été découragés d'avance? La traduction de Blavet, si mauvaise soit-elle, a été rééditée jusqu'en 1800. D'autre part, une nouvelle traduction, du poète Roucher, cette fois, paraît en 1790, elle est très mal accueillie par la critique, et pourtant rééditée en 1794. Tout cela fait donc état de l'importance de la demande d'une version française de la *Richesse des Nations* entre 1776 et 1800.

L'auteur du compte-rendu du "Moniteur universel" en vient à s'interroger sur les raisons pour lesquelles la traduction de Morellet reste toujours manuscrite:

Un homme de lettres, que ses talents et le genre de ses connoissances désignaient, pour ainsi dire, comme le seul à qui ce travail convînt, M. l'abbé Morellet, l'avait entrepris; mais ce qu'on aura peine à croire, il n'a trouvé aucun libraire qui ait osé s'en charger ("Gazette nationale ou le Moniteur universel", mardi 24 août 1790, n. 236, p. 468).

Et Morellet dit cependant dans ses *Mémoires*:

Je la proposai d'abord pour cent louis, et puis pour rien: mais la concurrence la fit refuser. Longtemps après j'ai demandé à l'archevêque de Sens [Loménie de Brienne, contrôleur général en 1787-88], pendant son ministère, cent louis pour risquer de l'imprimer à mes frais; il me les a refusés comme les libraires (Morellet 1821, I, pp. 237-238).

Morellet ne pouvait pas dans le même temps demander de l'argent pour la publier à ses frais, et négocier son prix avec l'éditeur. Une des deux versions (celle de Blavet ou celle de Morellet) est donc erronée, les deux peut-être.

6. Conclusion

Les traductions et les éditions en français de Smith au xviiième siècle ont été nombreuses (Carpenter 1995). Notre attention s'est presque uniquement portée ici sur la traduction d'André Morellet, parce que c'est la seule traduction française effectuée par un économiste contemporain de Smith[10]. Son étude détaillée et sa comparaison avec les autres traductions apporterait sans doute des éléments intéressants sur la rencontre de la pensée économique française pré-smithienne avec la *Richesse des Nations*, qui marque incontestablement une rupture dans son évolution. Il serait utile, en particulier, de mener une étude lexicographique à propos de l'impact des

traductions françaises de *The Wealth of Nations* sur la formation et la fixation du vocabulaire économique en France à la fin du xviiième siècle. À ce titre, la traduction inédite d'André Morellet constitue un précieux témoin de la manière dont un économiste français de l'époque transcrivait dans notre langue des expressions ou des concepts peu usités alors. Nous avons, ainsi, tenté de comprendre dans un autre article (Salvat 2000b) comment la diffusion française de Smith a influé sur notre perception du concept de *division of labour* et combien la version de Morellet s'éloigne de celles de Blavet, Roucher et Garnier. Citons, de plus, l'admirable travail réalisé par Marie-France Piguet sur les expressions *classe*, *production* ou *travail productif/improductif* au xviiième siècle (Piguet 1996a; 1996b; 2000; Cartelier et Piguet 1999), les traductions françaises de Smith y jouent un rôle notable, et l'on voit bien que celle de Morellet représente un outil de compréhension nouveau et original dans l'étude du langage économique.

Annexe

La traduction manuscrite effectuée par Morellet sur la première édition est conservée à la Bibliothèque municipale de Lyon, sous les cotes MS 2540-2543, elle est essentiellement sous forme d'une copie; elle est accompagnée d'un index autographe, également autographes, «des diverses atteintes que peut recevoir la liberté du commerce», ainsi que de notes critiques sur les deux premiers chapitres.

L'index est ultérieur, il n'est pas relatif à la traduction de Morellet elle-même, mais s'appuie sur la pagination de la traduction de Germain Garnier, publiée en 1802. Ce manuscrit porte la mention «à joindre à ma traduction de Smith» (A. Morellet, Bibliothèque municipale de Lyon, MS2543, f.[178]).

Les notes en revanche sont rédigées à partir de la foliotation de la traduction manuscrite de Morellet, et sont précédées par une présentation

générale de l'ouvrage. Nous ne savons pas quand Morellet les a rédigées ni pourquoi il ne les a pas terminées.

Ces notes prouvent que Morellet a eu l'intention de publier une édition critique de la traduction de Smith, de même que Condorcet avait l'intention d'annoter la traduction de Roucher. On ne peut que déplorer ces deux abandons.

[Notes de Morellet sur la Richesse des Nations de Smith]

Sur Smith

Le véritable titre de l'ouvrage de Smith seroit du travail et de ses produits et non pas de la richesse des nations.

Dans son 1er livre [,] il recherche les causes de l'énergie du travail productif et la manière dont se fait la distribution des produits du travail entre les différentes classes de la société.

Dans le second [,] la nature des capitaux nécessaires dit-il à exciter le travail [,] la manière dont ils se forment et la quantité de travail qu'ils excitent selon les diverses manières dont ils sont employés.

Dans le 3e [,] les causes qui ont fait donner par les gouvernements des encouragements et à certains genres de travaux [,] d'industrie ou d'emplois des capitaux de préférence à d'autres.

Dans le 4e [,] il examine les systèmes d'économie politique d'après lesquels ces préférences ont été données à l'industrie des villes ou à celle des campagnes [,] l'un qu'il appelle le système mercantile [,] l'autre le système commercial.

Dans le 5e [,] il traite du revenu du souverain ou de la chose publique (les livres précédents aiant dit-il traité des revenus de la nation comme composée d'individus) [,] de la nature de ces dépenses [,] des moyens d'y pourvoir [,] de la dette publique etc. f. [188]

Notes sur Smith. T.1er de ma traduction

P.2. *a.*[\[11\]](#) Observation à faire sur la difference que la fecondité naturelle du sol et la douceur du climat et le voisinage des eaux et des bois et l'abondance plus ou moins grande des productions naturelles telle que l'arbre à pain [,] le dattier [,] le bananier etc. peuvent apporter entre un pays et l'autre pour la quantité du produit dont il s'agit. Exemple d'otaheitée? etc.

On peut aussi remarquer que l'auteur qui dans la suite developpe avec beaucoup de sagacité la theorie des capitaux n'en fait pas mention icy où il falloit pourtant les annoncer car l'adresse [,] l'habilité [,] la justesse avec lesquelles le travail est appliqué et le nombre de ceux qui travaillent ne peuvent servir à rien ni rien produire si prealablement il n'existe des avances en matieres subsistances moyens de vie et de defense à la disposition de ces travailleurs avant que leur travail ait rien produit.

P.3. *b.*[\[12\]](#) Note sur la consommation. Discussion de la maxime *le riche ne dine pas deux fois.*

P.12. *c.*[\[13\]](#) On voit là Smith faire mention de la quantité de capitaux plus grande chés les peuples riches comme d'une cause distincte du travail et de la division du travail ce qui confirme l'observation precedente sur la p.2. f.[\[189\]](#)

P.13. *d.*[\[14\]](#) L'auteur anglois est assurément trop modeste pour son pays. Mais depuis l'epoque où il a ecrit cette superiorité de richesse et de progrès dans les arts utiles en Angleterre est devenue encore plus sensible et plus incontestable.

P.14. *e.*[\[15\]](#) L'auteur fait entrer icy le climat comme cause et source de richesse quoiqu'il n'en ait pas fait mention en commençant ainsi que je l'ai remarqué dans ma note *a* sur la p.2. En cela il justifie la critique que j'ai faite de cette omission.

P.20. *f.*[\[16\]](#) Dans la 1ere phrase de cet à linea l'auteur me semble renverser l'ordre des idées et des choses. Ce n'est pas parce que l'ouvrier à l'aide de la division du travail obtient au delà de sa consommation un excédent d'ouvrage dont il peut disposer qu'il s'efforce de produire lui même par son travail plus que sa consommation. C'est parce qu'il voit entre les mains des autres hommes d'autres objets de ses jouissances qu'il pourra obtenir en se procurant par son travail plus de quelques autres objets qu'il n'en a besoin pr. sa consommation. Un homme qui espere obtenir de la toile qu'il n'a pas pour

du cuir qu'il sait preparer [,] tanne et prepare plus de cuir qu'il ne lui en faut. f.[190]

C.II. p. 24. g.[17] «Le partage du travail est l'effet du penchant general de l'homme à troquer à echanger une chose pour l'autre».

Il me semble que Smith indique là un motif bien foible et bien petit à la place du veritable principe qui a amené [,] je ne dis pas comme lui le partage du travail [,] mais le travail lui même et un excedent de travail. Ce principe est le desir de jouir de la chose qu'il n'a pas et qu'il voit entre les mains de quelque autre qui lui paroît propre à satisfaire ses besoins et à lui procurer quelques sensations agreables et dont il desire acquerir la propriété de celui qui l'a.

Il est clair par exemple que si un homme dans l'etat sauvage reussit bien à la peche et l'autre à la chasse le premier ayant envie de manger du poisson et le second voulant manger de la chair et chacun aiant obtenu par son travail plus qu'il ne peut consommer de sa chose [,] s'ils echantent l'un avec l'autre le gibier et le poisson ce sera parce que chacun d'eux desire la chose qu'il n'a pas et non pas à raison du penchant de l'homme à troquer. f.[191]

Lorsqu'un homme produit par son activité et son adresse une plus grande quantité d'un ouvrage quelconque qu'il ne lui en faut pour son usage personnel [,] il n'exerce cette adresse et cette activité que dans la vüe d'obtenir avec cet excedent de son travail l'excédent du travail dans un autre genre de quelque autre qui aura eu le même motif. Il a beau avoir perfectionné ses moyens de travail [,] il se reposerait plutot que de travailler pour produire ce surplus s'il ne se proposoit pas d'avoir le surplus du travail de quelque autre en echange du sien. Si l'un prepare plus de peaux et l'autre fabrique plus d'une toile grossiere qu'il ne faut de chacun de ces objets à l'un et à l'autre [,] ce sera, le tisseran pour avoir des peaux du tanneur et le tanneur pour avoir des toiles du tisseran. Chacun voudra se procurer l'objet qu'il n'a pas qui sera pour lui une jouissance et ce qui est fort important à remarquer icy qui deviendra sa propriété par le moyen de l'echange. C'est le desir d'acquerir cette propriété qui est donc en premiere instance la cause qui le met en activité et non pas le penchant à troquer. f.[192]

P.29. h.[18] *Sans le penchant qui porte l'homme à l'echange et au troc* etc. Il me semble qu'il falloît dire plutot sans la possibilité d'echanger et de troquer ce qu'il a de trop [,] Chaque homme auroit été obligé de se procurer par son propre travail tous les objets de ses besoins parcequ'en ce cas il n'auroit pas pu obtenir des autres ce qui lui auroit manqué mais cette possibilité de

troquer n'est pas le penchant à troquer. Et je puis confirmer cette observation par Smith lui même qui commence le ch. suivant par cette phrase *comme c'est le pouvoir d'echanger (the power of exchanging) qui amene dans la société la division du travail etc.*

Les mots *division* [,] *partage* du travail ont deux sens que Smith ne paroît pas avoir assés nettement distingués.

On peut dire que le travail est partagé [,] divisé dans un état de choses où chaque homme ne fait qu'une sorte d'ouvrages de sorte par exemple que dans une société l'un n'est que masson [,] l'autre charpentier [,] un 3^e briquetier [,] un 4^e tanneur [,] Cette division ou partage des travaux a déjà de grands avantages parcequ'elle met la totalité des travailleurs en état de produire entre eux tous une plus grande quantité d'ouvrage f.[193] et d'en échanger chacun ce qu'il en a produit par delà son usage avec ce qu'a produit aussi d'excédent chacun des autres travailleurs.

Mais il y a une autre division ou partage du travail plus efficace encore pour augmenter les produits [,] c'est celle qui se fait par les progrès de l'industrie humaine des divers procédés nécessaires à la production d'un seul résultat. Tel qu'une épingle dont un ouvrier fait la tête [,] un autre la pointe [,] un autre unit la tête au corps de l'épingle [,] un autre la blanchit [,] un autre la met en papier etc.

On voit que cet [sic] espèce de partage est encore par delà celui que nous avons mentionné d'abord et qui attribue à un seul ouvrier la confection d'un même objet tel qu'une épingle [,] un clou [,] tandis que le second subdivise encore la confection d'un même objet à autant de mains différentes [,] Le premier genre de partage seroit appelé plus proprement la séparation des travaux et le second la subdivision d'un même travail. f.[194]

Bibliographie

1. *The Wealth of Nations* et ses traductions françaises

- Smith A. (1776), *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 2 vols., edited by R.H. Campbell and A.S. Skinner, Clarendon Press, Oxford, 1976.
- _____ (s.d.), *Traduction de la Richesse des Nations d'Adam Smith*, par A. Morellet, MS2540, 2541, 2542, 2543, Bibliothèque municipale de la Part-Dieu, Lyon.
- _____ (1778-79), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traducteur anonyme, La Haye.
- _____ (1781), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduit par [Blavet], Yverdon.
- _____ (1788), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduit par [Blavet], Duplain, Paris et Londres.
- _____ (1790-91), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduit par Roucher, Buisson, Paris.
- _____ (1794), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduit par Roucher, Buisson, Paris.
- _____ (1800), *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations. Traduit de l'anglais par le citoyen Blavet*, Laran, Paris.
- _____ (1802), *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations*, traduit par Garnier, Agasse, Paris.
- _____ (1822), *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations*, traduit par Garnier, Agasse, Paris.
- _____ (1843), *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations*, traduit par Garnier, Guillaumin, Paris.
- _____ (1995), *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduit par P. Taïeb, Presses Universitaires de France, Paris.
- _____ (2000), *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduit sous la direction de J.M. Servet, Economica, Paris.

2. Bibliographie secondaire

- Belin J.P. (1913), *Le mouvement philosophique de 1748 à 1789. Étude sur la diffusion des idées des philosophes d'après les documents concernant l'histoire de la librairie*, Belin Frères, Paris.
- Campbell Mossner E. - Simpson Ross I. (1977) (eds.), *The Correspondance of Adam Smith*, Clarendon Press, Oxford.
- Carpenter K.E. (1995), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations d'Adam Smith et politique culturelle en France*, in *Économie et Sociétés, Oeconomia*, "Histoire de la pensée économique", série P.E. n. 24.
- Cartelier J. - Piguet M.F. (1999), *Produit, production, reproduction dans le Tableau économique: les concepts et les mots*, in "Revue économique", vol. 50, n. 1, pp. 67-82.
- Einaudi L. (1953), *Dei libri italiani posseduti da Adamo Smith*, in Id., *Saggi bibliografici e storici*, Edizioni di storia e letteratura, Roma, pp. 71-88.
- Hutcheson T. (1988), *Before Adam Smith. The Emergence of Political Economy, 1662-1776*, Basil Blackwell, Oxford-Cambridge.
- Medlin D. - David J.C. - Leclerc P. (1991), *Lettres d'André Morellet*, The Voltaire Foundation, TI, Oxford.
- Morellet A. (1821), *Mémoires de l'abbé Morellet de l'Académie française sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution*, TI, Paris.
- Moureau F. (1993) (ed.), *De bonne main, La communication manuscrite au xviiiè siècle*, Universitas, Paris; Voltaire Foundation, Oxford.
- Mizuta H. - Sigiyama C. (1992), *Adam Smith: International Perspectives*, MacMillan, London.
- Murray D. (1905), *French Translations of the Wealth of Nations*, Glasgow.
- Perrot J.C. (1984), *Nouveautés: l'économie politique et ses livres*, in *Histoire de l'édition française*, vol. II. *Le livre triomphant 1660-1830*, Promodis, pp. 240-256.
- Piguet M.F. (1996a), *Classe. Histoire du mot et genèse du concept*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon.

_____ (1996b), *L'émergence de la famille de Produire dans les écrits des économistes du xviii^e siècle*, in "Cahiers de lexicologie", vol. 1, n. 68, pp. 5-23.

_____ (2000), *Production: expression, émergence et diffusion d'une notion*, in *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, fascicule 7. *Notions théoriques*, Publications de l'inalf, Klincksieck, Paris, à paraître.

Salvat C. (2000a), *Formation et diffusion de la pensée économique libérale française: André Morellet et l'économie politique du dix-huitième siècle*, thèse de doctorat, université Lumière Lyon II.

_____ (2000b), *De Division of Labour à Division du travail: Histoire d'une notion, d'un syntagme et de sa diffusion en France*, in *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, cit.

Smith R.S. (1957), *The Wealth of Nations in Spain and Hispanic America, 1780-1830*, in "Journal of Political Economy", vol. 65, n. 2, April, pp. 104-125.

Notes

[1] Cette traduction est conservée à la Bibliothèque municipale de Lyon sous les cotes MS2540 à 2543.

[2] Les traductions françaises n'étaient pas simplement destinées au public français. L'Espagne par exemple utilisait les traductions françaises de Smith avant qu'Ortiz ne traduise la version dite de Condorcet de la Bibliothèque de l'homme public (qui n'est qu'un *patchwork* de la traduction de Blavet et de Roucher) en 1794: R.S. Smith 1957. Voir aussi pour la diffusion de Smith en Italie, Einaudi 1953.

[3] «J'ai fait ma traduction de Smith sur la 1^{ere} édition que lui même m'avait envoyée», A. Morellet, Bibliothèque municipale de Lyon, MS2543, f.[142].

[4] «Il est des nations qui ont un territoire très-étendu et très-fertile, chez lesquelles l'or coule à pleins canaux et qui néanmoins sont dans une véritable pauvreté. La raison en est simple. Elles tirent leur or de leurs mines, elles laissent leurs terres en friche. Leur industrie est assoupie à la vue des

richesses qui arrivent chez elles, et ces richesses en sortent aussitôt pour payer les denrées même de première nécessité que l'industrie étrangère leur fournit. Ce ne sont donc pas les mines d'or les plus fécondes qui sont l'opulence d'un état: c'est la culture perfectionnée de ses terres; c'est l'industrie active, éclairée, enfin le travail constant, et sagement distribué entre les membres de la société politique. Cette vérité est la base de l'ouvrage de M. Smith» (Anonyme, "Journal encyclopedique ou universel", 1er octobre 1776, pp. 3-4).

[5] Rappelons que ni Morellet, ni Blavet ne furent les premiers à publier une traduction de la *Richesse des Nations*. En effet, les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* ont été publiées anonymement à La Haye en 1778 (vols. I et II) et 1779 (vols. III et IV), et d'ailleurs réimprimées en 1789 à Amsterdam sous le titre *Recherches très-utiles sur les affaires présentes, et les causes de la richesse des nations* (Carpenter 1995, p. 8). Cette édition n'est visiblement ni de Morellet ni de Blavet, elle ne semble pas même avoir été remarquée à l'époque, ni distribuée sur le marché français, comme le laisse penser cette remarque d'un journaliste du *Mercure de France*: «En 1778, il se fit hors de France une traduction de cet ouvrage, qui, quoique destinée pour Paris, n'a pu y parvenir, par l'empressement des étrangers à l'enlever». À l'époque, tout le monde considère Blavet comme le premier traducteur de Smith.

[6] Cette traduction n'a jamais été retrouvée.

[7] Jean-Claude Perrot, après avoir dressé la liste des éditions de Smith en France (5 entre 1778 et 1789 et 5 entre 1790 et 1800), remarque ainsi qu'«un tel succès de librairie ne traduit pas fidèlement l'exacte influence de Smith en France [...]. D'ailleurs le cercle tenu des vrais connaisseurs utilise souvent un autre véhicule que l'imprimé» (Perrot 1984, p. 249).

[8] "Journal de Paris", mercredi 5 novembre 1788, n. 310, p. 1320. Il reprend son explication dans son édition de 1800 en ces termes: «Je ne m'imaginai pas qu'elle [sa traduction] dût jamais sortir de ce journal; mais à peine y eut-elle été mise en entier qu'elle fut imprimée à Yverdun en six petits volumes in-12, plus fautive qu'auparavant, ce que je n'ai appris que long-tems après. Cependant elle ne fut tirée du degré d'obscurité qui lui convenait que par une nouvelle édition faite à mon insçu en 1788 (Paris. Duplain. 2 forts vol. in-8°), où elle se trouve encore plus défigurée que dans celle d'Yverdun. Grâce à la haute opinion que nous avons déjà de Smith, le libraire en débita un

assez grand nombre d'exemplaires; mais il attira sur elles de vives censures» (A. Smith, traduit par Blavet [1800, pp. ix-x]).

[9] "Journal de Paris", mercredi 5 novembre 1788, p. 1319-1320.
L'exemplaire, donné par Duplain et annoté par Blavet, est aujourd'hui conservé à la British Library.

[10] Garnier a commencé la sienne en 1794, soit presque vingt ans après Morellet, et ne l'a publiée qu'au XIX^{ème} siècle.

[11] Morellet se réfère au passage suivant: «Quelsque soient le climat, le sol, l'étendue du territoire que possède une nation, l'abondance ou la moindre quantité de ce produit annuel dépend presque entièrement de ces deux circonstances, mais surtout et beaucoup plus de la première que de la dernière».

[12] Morellet se réfère au passage suivant: «Au contraire, parmi les nations civilisées et riches, quoiqu'un grand nombre d'hommes ne travaillent point du tout et que plusieurs d'entr'eux consomment dix fois et cent fois plus de produit du travail que la grande partie de ceux qui travaillent, cependant le produit total du travail qui se fait dans la société est si considérable que les besoins de tous sont abondamment satisfaits et qu'un travailleur du dernier ordre et du plus pauvre état, s'il est frugal et industrieux y jouit d'une plus grande portion des nécessités et des commodités de la vie qu'aucun sauvage ne peut s'en procurer».

[13] Morellet se réfère au passage suivant: «Il est bien vrai que les peuples les plus riches surpassent communément leurs voisins dans l'art de l'agriculture en même tems que dans les manufactures, mais leur supériorité est plus marquée par ce dernier côté que par le premier. Leurs terres sont mieux cultivées et produisent davantage, toutes choses égales d'ailleurs, parcequ'on y applique plus de capitaux et plus de travail».

[14] Morellet se réfère au passage suivant: «Le bled de France dans les provinces à bled est de même d'aussi bonne qualité et le plus souvent à peu près au même prix que le bled d'Angleterre en Angleterre, quoique la France en richesse et en progrès dans les arts utiles soit peut-être au dessous de l'Angleterre».

[15] Morellet se réfère au passage suivant: «Les soies de France sont meilleures et à meilleur marché que celles d'Angleterre, parceque le climat de l'Angleterre n'est pas favorable à la production de la soie».

[16] Morellet se réfère au passage suivant: «C'est la grande multiplication des productions des différens arts, autre suite de la division du travail, qui apporte dans une société bien constituée cette opulence générale étendue aux derniers ordres de citoyens[,] chaque ouvrier a une certaine quantité de ses ouvrages tout faits dont il peut disposer, parceque cet excédent est au delà de sa consommation».

[17] Il n'y a pas d'appel de note *g* dans le texte.

[18] Morellet se réfère au passage suivant: «Mais sans le penchant qui porte l'homme à l'échange et au troc, chacun se seroit procuré à lui-même toutes les nécessités et toutes les commodités de la vie. Tous auroient eu les mêmes ouvrages à faire et il n'y auroit point eu parmi eux ces différences entre leurs talens».

Source : <http://www.cce.unifi.it/dse/spe/indici/numero38/salvat.htm>